

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 19

Artikel: Propriétaire : [suite]
Autor: Chatelain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que tu voudras, ton canard ne sortira pas de l'armoire sous laquelle il est allé se réfugier; tandis que moi, je vais me placer à l'autre bout de la cuisine et, sans ouvrir la bouche, il viendra se mettre à mes genoux.

— Par exemple! Je le croirai quand je l'aurai vu.

— Tu vas le voir, mais surtout pas un mot, pas un geste. Le canard est prudent et plus timide qu'une fille à marier.

— Timides, les filles d'à présent! Ah! si tu me parlais de mon temps! On rougissait à tout propos et à propos de tout, on baissait les yeux, on...

— Crois-moi, Philomène, c'était la même chose. L'amour a existé depuis le commencement du monde et cela est si vrai que sans l'amour nous ne nous serions jamais rencontrés ni tant aimés.

— Tu parles comme un avocat, approuve Philomène. Mais appelle mon canard, sinon d'un bon coup de manche à balai je saurai bien le faire déguerpir sans paroles. David, qui avait son sac à sucre sous le bras, n'eut qu'à presser du coude.

— Coin-coin, coin-coin, gémit l'instrument.

— Coin-coin, coin-coin, répondit le canard, sortant de dessous l'armoire, battant des ailes, regardant de tous côtés. Puis, aussi vivement que le peut un canard, il se dirigea vers David qui continuait sa musique.

Et précieusement, David remit à sa femme la corne de cycliste.

Philomène est tellement émue qu'elle va fouiller dans sa grande bourse de cuir, non sans avoir prudemment refermé la porte derrière elle. David écoute, haletant, un froissement soyeux de papier, puis un bruit discret de napoléons, un tintement d'écus. C'est le Pactole qui ruisselle entre les doigts de Philomène.

— Tiens, dit-elle en revenant, puisque tu as pensé à moi, voilà cinquante centimes pour ton premier de l'an...

Depuis ce jour mémorable, Philomène a augmenté sa basse-cour de nombreux canards dont elle fait grand commerce. Chaque soir, à la nuit tombante, elle s'en va par les champs embaumés et fait rentrer ses *pièds-palmés* en imitant le chant harmonieux du canard.

*

Il est gentil de voir chaque semaine les accortes et robustes paysannes porter au four du village le pain qu'elles ont pétri de leurs mains exercées. Ah! ce bon pain de ménage, ce savou-

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

2

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

PROPRIÉTAIRE

PAR LE D^r CHATELAIN.

MADemoiselle Barbizon porte en première ligne la liste de ces braves gens dont je vais changer l'existence en régénérant la société.

— ... Toc, toc.

— Entrez! crie une voix sèche.

Une vieille dame très raide, très pointue, immobile dans un fauteuil près de la fenêtre, me regarde du haut de son long col maigre.

— C'est bien à Mademoiselle Barbizon que j'ai l'honneur de parler?

— A elle-même; que voulez-vous?

— Je suis le nouveau propriétaire.

— Ah!... C'est pour augmenter le loyer, alors?

— Au contraire, mademoiselle... Je veux dire...

Non, ce n'est pas pour cela... Je voulais simplement avoir le plaisir de faire votre connaissance.

reux pain de campagne qui fleurit si bon et si bon à manger.

Philomène porte en outre orgueilleusement un grand gâteau, mince comme une feuille de papier, et sur lequel elle a semé quelques mairges pruneaux coupés en quatre.

— Mossié, mossié, il n'y a blus bersonne? appelle Fritz.

Fritz, jeune compatriote de la Suisse allemande, venu chez David pour y apprendre le pur français, est un garçon déluré, aux cheveux roux, broussailleux, fils du maître d'école de Bohnenstadt, curieuse petite ville fort exposée à tous les vents.

— Il ne restera pas une semaine chez David, disaient les uns.

— Pas même un jour, assuraient les autres, connaissant le caractère acariâtre et très parcimonieux de Philomène.

Eh! bien, tout le monde s'était trompé. Depuis près d'un an, Fritz a fait du chemin et du bon. De gracie, il est passé au svelte, puis au grassouillet et maintenant il commence à prendre du ventre. Cet embonpoint naissant causa un retour de sympathie en faveur de l'avare Philomène qui était la première à s'en étonner.

— Voyez ce garçon, s'exclamaient les bonnes femmes, on voit que c'est nourri à bouche que veux-tu. Quelle santé! Il est gras à lard!

David également était devenu bedonnant. Il avait certes plus de peigne que naguère à lacer ses souliers et surtout lorsque, en cachette, il devait se baisser pour faire dans la basse-cour sa petite razzia d'œufs de poules et de canes.

Mais, quoique tout fier de son bedon, grâce auquel on l'appelait déjà: le syndic, David l'était moins de celui de son pensionnaire, car bientôt il serait impossible à ce dernier d'aller chercher le vin des dix heures et des quatre heures en se glissant par le soupirail de la cave, dont Philomène gardait jalousement la clef. A ce penser, une ombre de mélancolie se répandait sur sa face rubiconde et bonhomme.

*

— Mossié, il n'y a blus bersonne, répète Fritz qui vient de se hisser péniblement du sous-sol en tendant à David une bouteille de vin.

— Y avait-il des souris?

— Oh! oui, mossié, et il tire de sa poche un gros morceau de fromage de Gruyère.

David s'en est allé dans l'arrière-cuisine, où il escalade l'échelle au-dessus de laquelle se balancent jambon, lard fumé, saucisses et saucissons.

— C'est en effet le devoir du propriétaire. Il est heureux que vous l'avez compris. Nous n'avons jamais vu votre oncle.

Elle s'est levée sans m'inviter à m'asseoir et me regarde en face, attendant la suite. Vrai, je ne sais trop que dire; je suis un homme débonnaire et cette vieille fille m'intimide.

— Vous êtes depuis longtemps dans la maison, mademoiselle?

— Depuis vingt ans... Sans la moindre réparation, veuillez le noter.

— Vous en désirez?

— Certainement: des doubles fenêtres d'abord — on sent la bise ici — puis un carreau neuf à la cuisine — j'ai risqué hier de m'y faire une entorse — puis un nouveau papier dans cette chambre — voyez cette tache, suite de gouttière trop tard réparée — puis...

— Bien, bien; j'en prends note.

— C'est ce que disait chaque semestre M. Mauvert, le gérant de votre oncle.

Sans prendre garde à l'insinuation, je tire mon calepin et mon crayon.

— Et vos voisins? Vous vivez en bonne harmonie avec eux?

— Est-ce que je connais ces gens-là! J'ai fait en Silésie l'éducation de la comtesse de Zastrowitz, née baronne de Schreckenstein, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle. Je gérerais moi-même l'immeuble et j'espère que nous aurons des

— Il y a longtemps que je te guette, mon cher ami, fait David, avisant un énorme *boute-fa*.

Et de son grand couteau il en taille une large tranche et redescend.

— Allez, hop! Fritz.

Dressé à la manœuvre, Fritz gravit l'échelle à son tour. Saisissant le *boute-fa* frais coupé, il le mord à belles dents — Fritz a de belles et de petites dents, — puis va retrouver David dans la grange.

— Tu n'as pas oublié de mordiller le fromage?

— Non, non, j'ai fait la souris.

Philomène déteste les chats, parce qu'il faut les nourrir. Mais la constatation de ces dégâts réitérés l'a décidée de se procurer des chats de forte taille. David, au contraire, adore les chats, et il a promis à Fritz de lui en faire goûter à la matelotte et en civet.

H. W.

LA FAMILLE A VITOLON

VITOLON était un homme que tout lui réussissait, comme on dit, et l'était tout particulièrement *béni*, l'est à dire que se l'iré pourrou dé beins, l'iré retzou d'einfants. Ye l'en avai onna raclâie, per la bounna raison que de teimps in teimps sa fenna lei en baillivé dou. Le li que yallavé adi au cabaret avoué des amis peindeint que sa brava fenna accutzive tant qu'it tât sein terminâ. Na a pas dé resta tranquillameint à l'ottô découlté lo lhi dè sa fenna.

On dzo, on vint lei deré que sa fenna venia dé lei ballhi on bio valet et que tot allavé por lou mi.

— Eh bin, tant mi, que fa Vitolon, à la santé dé la mère et dau petit! et recommandé on novi demi.

Au bet d'on momeint, on rêveint lei deré q'on novi bouébou venia dé chairè lou premi.

— Diablie, diable, que fa Vitolon, i'ein avai prau à ion, ma coumeint n'est pas lou premi yadzou, ye s'aleivèret bin avoué les zôtrous; à la santé dau segond et de la mère, et tappa por on demi.

Ma vouaique qu'on vint lei deré qu'on enfant numéro trei venia encore de chailli de la boîte.

— Ah! l'est bon dinche, cein ne pao continua dé ci pas, que dit Vitolon, faut me dépatzi d'alla à l'otto por boutzi lou perte!

Falliai bein cein por fèrè reintra Vitolon tzi li, yo traové sa fenna, la Lizette, tota grachèose dau tripliou cadeau que venia dé bailli à son hommou que lei ya chaota au cou por l'eimbressi et la remettre on bocon.

Çau treis enfants se resseimbliavon taula-

relations agréables. Vous pouvez compter sur ma bienveillance de propriétaire.

« Les grands airs du Mecklembourg », comme dit Bachelin dans *Jean-Louis*, pensai-je en frappant à la porte du logement voisin. Pauvre femme! les participes l'ont agrie, mais quand elle connaît le cœur d'Hercule-Isidore Lancelin...

Le logement voisin est occupé par un menuisier qui a son atelier en-dessous, au rez-de-chaussée, avec le jardin. Braves gens, très propres, grands travailleurs... trop travailleurs. Le fourneau de l'atelier sur lequel se chauffe la colle allonge hors de la façade, à quatre mètres du sol, son noir tuyau de tôle, et la fumée, quand les soirs d'été souffle le joran, se rabat sur la maison, entre par toutes les fenêtres. Ce n'est qu'un cri à tous les étages: ou prolonger le malencontreux tuyau à la hauteur du toit, ou donner congé au menuisier. M. Mauvert n'a jamais voulu le croire; il est myope et prise du macouba très fort qui lui affaiblit l'odorat; mais puisque M. Lancelin veut bien faire ses affaires lui-même, il ne sera pas long à constater un état de choses vraiment intolérable.

La femme du menuisier surtout me plaît. Elle paraît intelligente et d'humeur moins revêche que l'institutrice de la comtesse de Zastrowitz, née baronne de Schreckenstein. Je lui demande quelques indications sur les autres locataires: un jeune couple de vignerons, un ménage d'horlogers et deux veuves plus ou moins chargées d'enfants,

meint que quand virant on bocounet grands, on ne poivè pas les recognàtrè; à onna vesena que demandavè à la Lizette coumeint ye fasa por les distingua, lei répond :

- Quand ne su pas bin sôra, ie lou fé onna bouonna soupa ai pás, avoué dau pan dedein, et pu ie sé que Adofe medzé lou clia, Audiuste l'épais et Andrien lou pan. Adan dé ça manière que, ie pu les récongnàtrè, autrameint ne lei ya pas moïan. MÉRINE.

VAUDOIS, UN NOUVEAU JOUR SE LÈVE!

ATORT ou à raison — à tort plutôt, on va le voir — on nous dénia longtemp tout sentiment artistique. Le Vaudois était un peuple de paysans bons enfants, un peu rêvasseurs, il est vrai, mais dont les pensées craintives, revêches aux grandes envolées, revenaient invariablement à la terre. Nous étions des planteurs de choux et rien de plus. Nés sur la molasse, nous y devions vivre et mourir. Pour beaucoup, nous étions les Bètiens de l'Helvétie. Ils n'osaient pas le dire ouvertement, mais c'était leur intime conviction.

Asservis pendant des siècles à la domination bienveillante des princes de Savoie, puis à l'austère tutelle de LL. EE. de Berne, il avait fallu le concours de l'étranger pour donner au Vaudois la volée.

Il y a un siècle à peine, nous n'avions pas d'histoire; et c'était là tout le secret de notre bonheur relatif.

Mais, depuis cent ans, que de chemin parcouru, quelle louable et belle revanche. Si l'histoire n'est pas uniquement le procès-verbal des hauts faits d'armes et des révolutions sanglantes, que de belles pages ont apportées à la nôtre, toute jeune qu'elle soit, l'élaboration de notre vie autonome, la création et le développement de nos institutions. Et, avec cette témérité propre aux peuples jeunes comme aux jeunes gens, n'avons-nous même pas, parfois, pris la tête de la petite famille de vingt-deux frères à laquelle nous sommes heureux d'appartenir.

Longtemps, les questions religieuses, politiques, économiques, accaparèrent toutes nos préoccupations et toute notre activité. Il fallait bâtir la maison et en régler les usages avant de songer à la décorer. Par ci par là, quelques poètes, quelques artistes, allumaient dans un coin du foyer la flamme de la poésie et de l'art, mais ils étaient presque seuls, hélas, à la contempler, seuls à l'entretenir. Ils souffraient en

silence de cet isolement et de l'indifférence qui les entouraient. Alors, découragés, ils désespéraient, eux aussi, de voir jamais leurs compatriotes élever leurs regards et venir, comme d'autres peuples, se désaltérer aux sources pures et vivifiantes du grand art. Et l'indifférence des Vaudois à l'égard de leurs poètes et de leurs artistes contribuait à affermir autour de nous l'opinion que nous avons indiquée plus haut. On nous accordait encore l'intelligence politique, scientifique et même philosophique, mais on nous refusait toute compréhension artistique. Nous étions bien les Bètiens de l'Helvétie.

Les plus remarquables de nos édifices publics, la Cathédrale de Lausanne, les divers châteaux semés un peu partout dans le pays, la gracieuse maison des Etats généraux, à Moudon, l'Hôtel-de-Ville de Lausanne, les églises romanes de Romainmôtier et de St-Sulpice, le vieil Hôpital de Lausanne, etc., étaient des legs de nos anciens maîtres. Nous avions tout au plus construit quelques grands ponts indispensables, d'une belle allure, il est vrai, mais qui, il faut le reconnaître, devaient beaucoup à leur situation admirable. Le bâtiment du Grand Conseil et le Pénitencier cantonal, qui sont d'entre les premiers édifices publics élevés depuis notre émancipation, ne sont point, tant s'en faut, des œuvres d'art, le premier tout au moins.

Nos musées d'art étaient piteux. Quelques rares bonnes œuvres, puis, à côté de cela, un encombrement de toiles ou de plâtres sans grande valeur.

Peu ou pas de promenades publiques où l'art du jardinier et du paysagiste se soit exercé. Quand on en faisait le reproche à nos édiles, ils se retranchaient derrière l'indifférence de la population et son « irrespect », si l'on peut ainsi dire, de la chose publique.

Etc., etc., ainsi en était-il de beaucoup d'autres choses encore.

Soudain, changement de décor. Un Vaudois nouveau s'est révélé, aussi sensible que d'autres aux choses artistiques. Toute une pleiade nouvelle d'écrivains, musiciens, peintres, est éclos, dont les œuvres remarquables, fortes et souvent d'une hardiesse à laquelle nous n'étions point habitués, s'imposèrent à l'attention. On les discuta tout d'abord; on finit par les admirer. Nos écrivains, nos musiciens, nos peintres sont enfin prophètes dans leur pays. Ils ont de nombreux disciples et des admirateurs plus nombreux encore. Et, dans l'élan généreux de ce « réveil » artistique, les pensées se sont portées en arrière, vers les premiers prophètes

Les vigneronns sont à la vigne, pour l'effeuillage, je reviendrai les voir au premier beau dimanche. Porte close également chez l'une des veuves, qui travaille à la fabrique de chapeaux. Des enfants morveux et mal peignés — les siens — encombre les escaliers, se querellent dans la cour, tourmentent un petit chat maigre.

— Bande de vauriens, me dit l'autre veuve; toujours à crier et à commettre des polissonneries sans nombre. L'ainé — un mauvais diable qui finirait au gibet si la peine de mort existait dans le canton — bat tellement les miens que j'ai dû porter plainte en justice. Pour se venger il m'a, le mois passé, cassé trois vitres, le gueux, pour lesquelles le juge de paix n'a pas voulu le condamner, faute de preuves, a-t-il dit... Comme si je n'avais pas trouvé les pierres sur mon lit, au fond de la chambre... Que voulez-vous! La justice n'est pas pour les pauvres gens. M. Mauvert n'a jamais voulu les faire remettre, prétendant que ces réparations sont à la charge du locataire, locatresses, locatresses... que sais-je moi, je n'ai pas étudié... En attendant j'y ai collé des morceaux de papier.

— Bien, bien; j'arrangerai cela : à condition qu'on ne se querelle plus; je veux la paix.

— Ce sera facile si la Fanton veut être raisonnable; mais avec une langue comme la sienne... Toujours en commérages et à exciter ses enfants contre les miens... Son mari est mort à la peine... En a-t-il vu, le pauvre homme! Plus sec qu'un ha-

de l'art dans notre pays. Leurs œuvres, ignorées de beaucoup, furent popularisées. On vengea la mémoire de ces anciens de l'indifférence de leurs contemporains et des cruelles déceptions qu'ils avaient endurées. On leur éleva des statues.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les étapes glorieuses de ce réveil artistique. Qu'il nous suffise de citer la dernière et l'une des plus caractéristiques : ce théâtre populaire, élevé en plein Jorat, où de simples campagnards vaudois interprètent avec un talent tout de naturel et de sentiment vrai, dans des décors merveilleux brossés par deux artistes vaudois, des œuvres fortes, poignantes, artistiques, dans le sens le plus élevé de ce mot, dont les auteurs et compositeurs sont des Vaudois.

Nous sommes de ceux qui estiment que l'art n'a pas de patrie et n'en doit pas avoir, mais dans les circonstances présentes, ils nous plaît particulièrement — ce sentiment, au *Conteur* est bien permis — de constater le magnifique effort accompli, consacré par un réel et plein succès, et de nous dire que c'est là l'œuvre de Vaudois. Et c'est sans scrupule, cette fois, et sans aucune arrière-pensée que nous nous écrions : « Vivent nous! »

J. M.

Au tribunal. — Un voleur disait au président pour s'excuser :

— Je vous assure, mon président, que j'ai commis ce vol malgré moi.

— Eh bien, vous n'aurez pas à vous plaindre, car vous serez puni malgré vous.

Opéra. — Les salles comblées continuent, et ce n'est que justice. Cette semaine, nous avons eu deux représentations exceptionnelles : Mardi, *Manon*, vendredi, *Thérèse* et le *Bonhomme Jadis*. Ces trois œuvres ont été admirablement interprétées. M. Baëra fait, après Fugère, — et ce n'était pas facile — une vraie création du rôle du « Bonhomme Jadis ». La réplique lui était fort bien donnée par M. Sterlin (Octave) et Mme Nolha (Jacqueline). — Demain, dimanche, deuxième de *Manon*, le chef-d'œuvre de Massenet.

Kursaal. — Nous sommes à la clôture. La petite salle des Variétés de Bel-Air va fermer ses portes jusqu'au mois de septembre. Beaucoup vont trouver bien longue cette interruption. Que faire, le soir? Où trouver ses amis, ses connaissances? Enfin, il se faut résigner. A titre de consolation, nous aurons demain, dimanche, en matinée et soirée, deux dernières représentations de la *Belle de New-York*. Qu'on n'y manque pas.

reng, et sans oser *repiper*. Abrégeons. Je sortis de mon immeuble enchanté de tout le bien que j'aurais le bonheur d'y faire : bien matériel, bien moral; maison chaude, propre, d'aspect riant, cœurs réjouis, bienveillance réciproque... Vous connaissez ma théorie...

Et sans plus tarder je mets la main à la pâte, à la bourse veux-je dire. J'ordonnai, sans compter, toutes les réparations demandées, fis en outre badigeonner à neuf les façades, repeindre les volets en vert — un beau vert de printemps — et attendis l'effet.

Il ne tarda pas à se produire.

Trois mois après ma première visite était le prochain terme, de sorte que le lendemain je me présente, le sourire aux lèvres, chez mes locataires, jouissant par avance du changement qui, je n'en doute pas, s'est opéré dans leur intérieur.

— Ah! monsieur vient lui-même, dit Mlle Barbizon; je comprends, c'est plus économique... Voici mon argent, monsieur; le compte y est : tout de bonne pièces, au moins; vérifiez, si vous voulez.

— Vous êtes satisfaite de vos doubles fenêtres, mademoiselle?

(A suivre.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

tous, par bonheur, ajoute M^{me} Rabot, se servant de l'autre escalier, celui du côté de bise.

— Pourquoi, par bonheur?

— Voilà... mauvaises langues, femmes toujours en querelles, enfants grossiers, polissons... Que je n'aie rien dit, au moins! monsieur verra bien.

M^{me} Rabot ne demande pas de réparations; son mari fait lui-même, à temps perdu, celles qui rentrent dans son métier. Elle vient de mettre dans ses deux chambres des papiers neufs qu'elle a payés de sa poche. Seulement le canal des eaux d'éviers est à refaire entièrement. Il descend le long du mur extérieur de l'atelier pour ensuite traverser le jardin et s'embrancher sur l'égout du village; mais, d'un calibre trop petit, il s'obstrue à chaque instant et regorge d'en haut tout le long de la muraille. Cela sent mauvais et attire les mouches. M. Mauvert n'a jamais voulu s'en occuper, parce que, disait-il, ce sont les brosses et les linges qu'on y laisse tomber qui l'obstruent. Cela regarde les locataires; à eux de s'entendre pour le faire nettoyer. Il était suffisant il y a trente ans; il doit l'être encore aujourd'hui.

Je promets d'aviser, estimant devoir, en bonne justice, quelque chose à ces braves gens pour leurs papiers neufs et pour l'intérêt qu'ils témoignent à ma propriété. C'est d'ailleurs une question de santé publique, et la régénération de la société ne peut réussir que sur la base d'une hygiène bien entendue : *Mens sana in corpore sano*.